

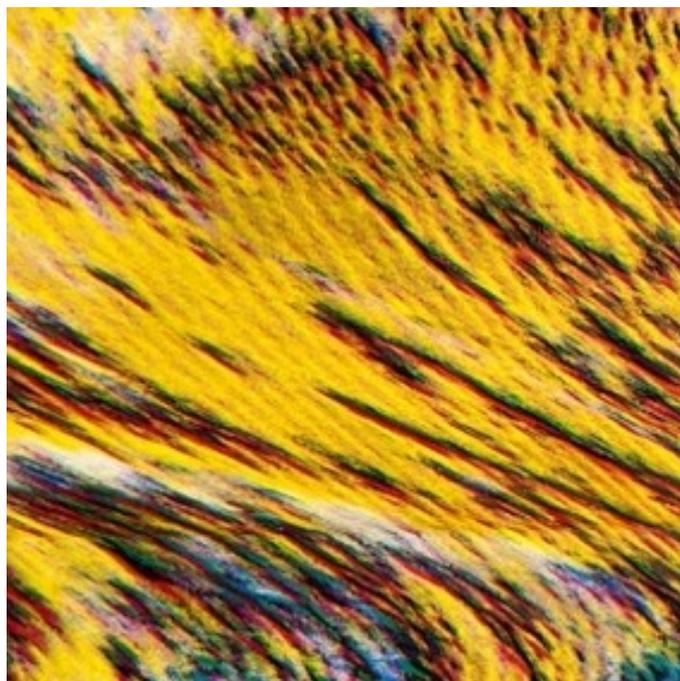


TEXERE URTICA

Résidence de Luz Moreno Pinart

1^{er} février – 31 mars 2022

avec la participation de Charlotte Gautier Van Tour



Luz Moreno Pinart, *Texere Urtica*, agrandissement au microscope de fibres d'ortie, 2022. Photo: Catherine Dobler

Nous ouvrons notre seconde saison sur le thème de « La Vie Enchevêtrée » avec le sentiment que nous en tant qu'humains sommes en train de tisser notre propre destinée et qu'à l'ère de l'anthropocène, elle ne tient qu'à un fil. Nous avons donc choisi d'inviter des artistes qui s'y confronteront dans leur pratique, à travers l'art textile, mais aussi qui mettront en lumière des liens plus invisibles, à l'exemple du mycélium qui propage information et nourriture à travers toute une forêt. Notre fil conducteur, voire électrisant, nous permettra d'interroger les liens qui nous unissent aux autres, ceux que l'on tisse, ceux que l'on défait, ceux que l'on brode dans la clarté souriante de Chardin, ceux que l'on ourdit à la manière de la dentellière de Vermeer penchée sur son ouvrage, implacable Parque, ceux que nous avons bien du mal à démêler, ceux qui s'entrelacent sous nos doigts ou sous notre regard dans une harmonie radieuse et fluide, chaude, douce et souple comme la tresse d'une petite fille.

Avec Luz Moreno Pinart, première résidente de cette seconde saison, nous allons nous intéresser aux plantes à la fois comestibles et textiles. C'est à l'ortie qu'elle a

de consacrer sa recherche. Plante commune malfamée, considérée comme invasive, elle se tissait pourtant autrefois comme le chanvre ou le lin, était reconnue pour ses vertus gustatives et médicinales.

L'énergique artiste d'origine espagnole a toujours fait le lien entre l'art culinaire et l'art textile, sans jamais choisir entre l'un ou l'autre, ne serait-ce que par l'importance que chacune accorde à la fibre présente dans chacune des deux disciplines. Lors d'un voyage à Santiago du Chili, alors assistante de Sheila Hicks, elle se prend de passion pour l'art textile précolombien. Elle est surprise par l'inventivité des formes et des figures, par l'incroyable résistance au temps des pigments naturels, par la connaissance des peuples autochtones dans l'utilisation des plantes dans leur entièreté. Si les graines participent de l'alimentation, les feuilles infusées contribuent à l'élaboration de tisanes ou de colorants naturels. Les tiges servent à la réalisation de textiles résistants tandis que les racines entrent dans la pharmacopée biologique et ancestrale.

Luz Moreno Pinart débute ses recherches en puisant dans sa mémoire et son répertoire de sensations personnelles pour « s'imaginer dans la peau d'un nouveau-né ». Elle rejoint ainsi le nombre grandissant d'artistes qui ont choisi de convoquer dans leur pratique les cinq sens: la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût. Comme un contre-pouvoir à la dictature des images et leur faculté avérée de manipulation et de propagande, comme un pied de nez aux influenceurs, un autre cheminement artistique se dessine, dans le creuset commun du ressenti qui nous rapproche, une innocence primitive en toute égalité, à des années lumière de la loi du plus fort, des tests psychométriques et des études marketing, de cette fabrique de poutres dans l'œil, obsolescence programmée du tissu conjonctif. Une façon d'accueillir sans imposer, une autre relation à l'autre qui n'est plus seulement le regardeur passif et soumis mais acteur respirant, écoutant, touchant.

Artiste invitée par Charlotte Gautier Van Tour, résidente de la Saison 1, Luz Moreno Pinart l'invite à son tour, afin de poursuivre le champs d'investigation du collectif né en 2021 : les Matribiotes, mot inventé à partir de mater, mère en latin, et microbiote. Ce projet vise à se penser en tant qu'*holobionte*, c'est-à-dire « un hôte et ses innumérables peuples de micro-organismes... », de se penser comme un nous, susceptible de mouvement et de métamorphose, un peuple-paysage exubérant, bien qu'invisible et



Luz Moreno Pinart, structure filaire en fil d'ortie, détail, 2022.
Photo: Catherine Dobler

silencieux, un espace-temps où les frontières passé, présent, futur seraient caduques, une œuvre joyeuse, symbiotique, faiseuse d'espoir. Nous l'expérimenterons au cours d'une cérémonie artistique multisensorielle.

Dans son cahier, l'artiste rassemble les éléments liés à l'ortie qui au fil des pages esquisseront une trame : des reproductions de planches botaniques, des agrandissements de textures, des échantillons de fils d'ortie bruts ou cardés, des collages, des croquis, des citations, des traductions d'idéogrammes traduits du japonais, des notes tirées d'une thèse sur l'ortie d'un pharmacien... Dans celle-ci, l'artiste découvre le caractère rhizomatique des racines de la grande ortie et décide de s'en inspirer. Cette trame couchée sur le papier est relevée sur les murs, l'atelier est baigné des couleurs suggérées à l'artiste par l'ortie, la machine à tricoter déroule son cliquetis de colonnes en maille de fils de cuivre et d'ortie, qui bientôt viendront s'accrocher au plafond. L'atelier se transforme peu à peu en monde souterrain, tandis que nous, visiteurs, évoluons dans le chevelu des racines, comme de petits insectes.

Luz Moreno Pinart a l'obsession des couleurs. Cette obsession lui a été transmise par Sheila Hicks, elle-même élève de Joseph Albers, dont l'ouvrage publié en 1963, *L'Interaction des Couleurs* est une réhabilitation de l'expérience et de l'observation de la couleur. Franches, sourdes, les couleurs. Dépassée la *colorimétrie*. Luz Moreno Pinart nous parle d'autres aurores. Au pays de l'empire du soleil levant, l'aurore n'est-il pas un soleil rouge et l'aube un voile de rouille et de sang ? De Sheila Hicks, Luz Moreno Pinart a appris qu'on ne peut pas ne pas aimer toutes les couleurs. Comme dans une chorale, chacune est unique mais prend sa dimension véritable dans un ensemble : alors les couleurs chantent.

La littérature et les livres sont indissociables de la réflexion de l'artiste, d'autant plus que dans l'étymologie du mot textile, on retrouve le mot latin *textus* à l'origine du mot *texte*. Ne dit-on pas «la trame du récit» ? Il est frappant de constater que les tissages dans l'art précolombien et leurs figures stylisées évoquent un mythe, contribuent à la mémoire et à la transmission des connaissances, à la manière d'une encyclopédie visuelle.

L'ouvrage qui nous a accompagné pour cette résidence est *La Vie des Plantes* d'Emanuele Coccia. Comme l'ortie, comme bon nombre de plantes rudérales délaissées, mal aimées, les végétaux, parents pauvres de l'histoire des sciences sont selon l'auteur «la forme la plus intense, la plus radicale et la plus paradigmatique de l'être-au-monde». Les plantes «transforment tout ce qu'elles touchent en vie, elles font de la matière, de l'air, de la lumière solaire ce qui sera pour le reste des vivants un espace d'habitation, un monde.» Leur existence est double, aérienne et lumineuse, souterraine et minérale. Il suffit d'observer leurs racines, celles de l'ortie en particulier. Ces rhizomes ne sont pas seulement soumis aux forces gravitationnelles. Ils s'étalent horizontalement et ressurgissent en bourgeon loin de la tige originelle avec une détermination inouïe. C'est qu'une autre force les appelle, celle du soleil, source de vie et d'énergie. «La racine permet au Soleil – et à la vie – de pénétrer jusqu'à la moelle de la planète, de porter l'influence du Soleil jusqu'à ses couches les plus profondes, d'infiltrer le corps métamorphosé de l'étoile qui nous engendre jusqu'au centre de la Terre.» Et si, nous aussi, humains, étions appelés comme simples vivants par une force héliocentrique au même titre que les végétaux, les animaux. N'est-ce pas cette même force qui est au cœur de toute démarche créative ? Cette capacité d'histoire parallèle, si bien saisie par l'artiste Lois Weinberger, des herbes folles surgissant dans les fissures et les interstices urbains, dans les friches et les sous-bois inaccessibles, entre les rails des gares abandonnées.

Il pourrait s'agir tout simplement de notre inconscient «qui a trop longtemps été considéré comme une chose à observer de loin, plutôt que comme un paysage à arpenter, à explorer», ainsi que le développe la psychanalyste et écrivaine, Sinziana Ravini dans son livre *Les Psychonautes*. Dans le dernier chapitre, elle conclut : «Je pense que nous sommes parvenus à un point où nous avons désespérément besoin d'un art extra-cérébral, qui se mettrait au service de nos cœurs, de nos affects, de nos peurs et de nos désirs, afin de permettre de partir à la recherche, non pas du miraculeux, mais du possible.»



LA VIE ENCHEVETREE

Il n'y a de compréhension possible du vivant qu'à le concevoir comme enchevêtrement, entrelacement, emmêlement. A la notion d'enchevêtrement et d'entrelacement s'oppose celle de séparation. Nouer avec le vivant c'est entrelacer ce qui a été délacé, délaissé, c'est plaider que l'enchevêtrement est l'architecture du vivant dans toute son étendue et diversité, c'est accepter l'emmêlement avec les non-humains et tous les éléments de nature. Le vivant est une continuité enchevêtrée et entrelacée.

Le titre de cette seconde saison est inspirée par l'ouvrage de Merlin Sheldrake *The Entangled Life* qui évoque l'immense pouvoir du mycélium qui est inséré tout autour de nous et joue un rôle décisif dans le concert du vivant en liant notamment la totalité du monde végétal et une grande partie du monde animal.

Nous formulons une hypothèse. Celle-ci consiste notamment à voir dans l'usage des techniques de tissage, de broderie dans l'art, une parfaite métaphore d'un art de l'entrelacement et de l'enchevêtrement. Nous avons donc souhaité inviter des artistes qui tissent, tressent, lient les matières, qui célèbrent la relation comme ce qui se noue dans une trame infinie.

Tout particulièrement, la fibre sera l'une des trames narratives de cette seconde saison. Si au sens étymologique la fibre est ce qui est à l'extrémité, au sens de l'usage, la fibre est ce qui est au cœur de la matière quand on la décompose, la dénoue. La fibre est *liant* qu'elle soit d'origine végétale, animale ou minérale, ou encore plus proche de nos univers contemporains, la fibre artificielle est *liant* de toute communication actuelle.

Pour cette seconde saison de résidences, la Fondation L'Accolade accueille six artistes, Luz Moreno Pinart, Elodie Antoine, et le collectif FIBRA (Lucia Monge, Gianine Tabja, Gabriela Flores del Pozo) qui chacune à leur manière tissent la vie.

DESIRER CE QUI ÉTAIT INDESIRABLE

«J'aime l'araignée et j'aime l'ortie.»
Victor Hugo

Première artiste invitée de cette Saison 2, Luz Moreno Pinart a déployé des recherches et créations liées à l'ortie. Elle décline la plante et ses fibres dans toutes leurs dimensions, dont celles textiles et alimentaires,

jusqu'à créer une installation totale et sensible faisant appel à tous nos sens. Ce faisant, elle réhabilite une plante mal aimée, négligée, jusqu'à en faire un sujet de désir... Elle tisse, trame, tresse un récit qui nous lie au monde végétal, ses vertus, ses propriétés infinies en prenant comme point de départ celle que nous



Luz Moreno Pinart, *Texere Urtica*, feuilles, graines, racines d'ortie., 2022.
Photo: Catherine Dobler

n'aimons pas. Au sortir de cette résidence, le tour de force de l'artiste est de nous lier à l'ortie comme nous ne l'avons jamais été. L'ortie devient sujet agissant et non plus l'objet passif de notre mépris, dégoût, ou phobie. A ce propos, j'aime considérer les phobies à l'égard du vivant comme autant de symptômes et d'expressions de notre séparation avec celui-ci. C'est dans cette perspective, que Luz Moreno Pinart en tissant l'ortie nous réconcilie avec une part de nous-mêmes qui n'est rien d'autre que la communauté indivisible du vivant.

Il existe une langue maya encore parlée dans le sud-est mexicain qui s'appelle le tojolabale. Elle a une particularité unique, sa syntaxe ne connaît pas le complément d'objet, tout est sujet agissant. On ne peut pas dire en tojobale, je mange une ortie, mais on peut dire *l'ortie nourrit*, on ne peut pas dire, je file un vêtement en ortie, mais on peut dire *l'ortie protège*. La syntaxe de la langue tojobale témoigne d'une relation



Luz Moreno Pinart, portrait, 2022.
Photo: Catherine Dobler

où l'enjeu n'est pas d'assujettir mais de se lier. C'est à se lier à l'ortie que nous invite Luz Moreno Pinart, s'y lier par l'odeur, s'y lier par le goût, s'y lier par le toucher, s'y lier jusqu'à la désirer.

L'œuvre totale de Luz Moreno Pinart se décline en une création olfactive, des créations alimentaires, des sculptures filaires, des photographies, dessins et collages inspirées d'une observation fine de la plante par le microscope. Ses sculptures filaires, qui traversent l'espace jusqu'à l'occuper sans se soucier des lois de la gravité, sont la parfaite métaphore de la nature rhizomatique de l'ortie.

Enfin, la résidence prolonge l'histoire récente du collectif des Matriotes créé par Charlotte Gautier Van Tour et Luz Moreno Pinart la saison dernière avec un film-manifeste et de nouvelles créations en céramique qui accueillent l'ortie dans des déclinaisons variées dont culinaires et gustatives.

Comme l'écrivent Bruno Latour et Nikolaj Schultz, dans un court opuscule intitulé *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, à propos des vivants : «On veut se lier à eux, s'insérer dans leurs tours et détours, apprendre d'eux de quoi le monde est tissé.» Apprendre de l'ortie de quoi le monde est tissé, apprendre de l'ortie l'enchevêtrement du vivant, voilà l'intense projet auquel nous convie l'artiste.

CHRISTOPHER YGGDRE
CURATEUR

BIOGRAPHIE DE LUZ MORENO PINART

Luz Moreno Pinart est née en 1989 en Espagne. Elle a étudié le design et la scénographie à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris puis à l'école de design Aalto d'Helsinki où elle s'est spécialisée dans les fibres textiles et enfin à l'École Supérieure d'Art et de Design de Reims elle s'est intéressée aux fibres comestibles. En 2019 elle est lauréate de la Villa Kujoyama à Kyoto (Japon).

Luz Moreno Pinart s'intéresse à travers ses recherches, à nos relations envers l'architecture et la nature, aux relations entre les êtres vivants, la nature, le mouvement, le temps, l'archéologie, l'architecture et l'écosystème qui remplit l'espace. À travers la pratique du dessin, de la sculpture, de l'installation, de la cuisine et de la performance, elle cherche un moyen de rendre vivantes les interconnexions entre tous les organismes. Elle tisse des histoires de vie comme une tisserande.

BIBLIOGRAPHIE

- Stefano Mancuso, Alessandra Viola, *L'Intelligence des Plantes*, Albin Michel (2018).
Marie-Ange Brayer, Olivier Zitoun, *Réseaux-Mondes*, HYX (2022).
Emanuele Coccia, *La Vie des Plantes : Une métaphysique du mélange*, Rivages (2021).
Raoul d'Harcourt, *Les Textiles anciens du Pérou et leurs techniques*, Les Editions d'Art et d'Histoire (1934).
Vincent Zonca, *Lichens, pour une résistance minimale*, Pommier (2021).
Cara McCarthy, *Structure and Surface, Contemporary Japanese Textiles*, MOMA (1999).
Fendre l'air, Art du Bambou au Japon, SKIRA, Musée du Quai Branly (2018).
Awakhuni, Tejiendo la Historia Andina, Museo Chileno de Arte Precolombino (2006).
Bruno Latour, Nikolaj Schultz, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, Les Empêcheurs de penser en rond (2022).
Pline L'Ancien, *Histoire Naturelle*, Gallimard (1999).
Victor Hugo, *Œuvres Complètes*, Robert Laffont (2002).
Sinziانا Ravini, *Les Psychonautes*, PUF (2022).

PLUS D'INFORMATIONS

FONDATION LACCOLADE INSTITUT DE FRANCE
23 quai de Conti - 75006 Paris
contact@fondationlacolade.com
www.fondationlacolade.com

LUZ MORENO PINART
www.luzmorenopinart.com
www.instagram.com/luzluzmoreno
